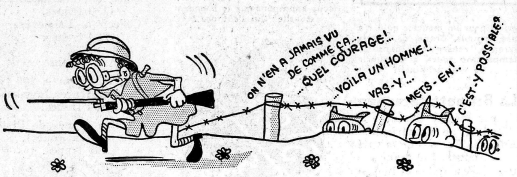
Soro n'est pas encore revenu de sa revue du 14 juillet (1937) à Ploneour-Lanvern (Finistère)



... cette fresque particulièrement bouleversante (et traitée dans la manière de Bouguereau, de Detaille, de Meissonier et d'Alphonse de Neuville) représente simplement le soldat Soro en pleine action. Héroique, mais myope...

DANS le cadre (je suppose) de ce bimillénaire qui n'en finit plus, l'honorable périodique dont je suis un des plus beaux fleurons, m'a envoyé, en tant qu'observateur objectif, à la revue du 14 juillet.

Cette année, il faut bien le dire, il ne s'agissait pas d'une revue normale, de celles auxquelles on nous avait habitués jusqu'ici, avec les éternels saint-cyriens surmontés de simili-césars, les polytechniciens bicornés et gentiment revêtus d'acné juvénile, et les inévitables spahis sur leurs piaffants

... celui qui n'a pas connu la martyre de la molletière ne goûtera jamais complètement les joies retrouvées de la vie civile...

palefrois. Cette année, c'était autre chose. En dehors de M. le président de la République, du corps diplomatique et des attachés militaires, on nous avait promis des surprises. En vérité, M. Jules Moch (qui était, à ce moment-là, ministre de la Défense nationale) présentait aux foules ébahies les nouveaux prototypes de l'armée française. Déjà, ces terribles engins avaient été, en Allemagne, exposés aux regards admiratifs des connaisseurs, et des photographies, amplement diffusées par les quotidiens sérieux, nous avaient quelque peu peu familiarisés avec ces étonnantes inventions qui, dit-on, bouleversent les données acquises de la technique moderne. Mais nous, les obscurs, les sans-grade, tassés en un fraternel coude à coude sur les Champs-Elysées, c'était la première fois qu'on nous la montrait, la technique moderne...

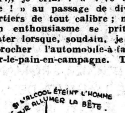
Ce fut, je l'avoue, un spectacle épique. D'abord, on entendit passer, vrombissant et sifflant dans le ciel grisâtre, le fameux « Espadon », qui, je crois, allie la réaction à quelque chose qu'on se plaît à nommer « tuyère ». C'est un aéroplane d'une forme tout à fait inédite... Malheureusement, il vole trop vite pour qu'on puisse le décrire exactement.

Ensuite de quoi, après le classique passage de la piétaille et de la cavalerie de parade, je défilé continua par le passage du fameux matériel promis.

Bien que je soisi caporal (et peut-être même, à l'ancienneté, caporal-chef), mes connaissances ne me paraissent pas tout à fait suffisantes pour décrire scientifiquement les véhicules qui nous étaient proposés

Il y eut des voitures à roues multiples, dont l'intérêt, je l'avoue humblement, m'échappe un peu. Je pense qu'elles servent surtout à transporter de gros tanks. (Comme on le voit, il s'agit là d'une conception toute nouvelle.) Il y eut de petites Delahaye qui ressemblent à des jeeps, mais qui sont beaucoup plus maniables. Il y eut des véhicules tout terrain, qui ont quatre roues caoutchoutées, les roues intermédiaires (métalliques) se repliant, surtout dans les rues de Paris, où elles ne sont d'aucune utilité Nous pûmes, bien entendu, contempler de très jolies automobiles vert pâle et blanches, qui servent aux transmissions. Leurs antennes étaient repliées, ce que je regrettai beaucoup. Et puis passèrent d'énormes machines remplies de morceaux de ponts, avec de très élégants pontonniers en gants blancs tout autour. Je ne citerai que pour mémoire les tanks de tout tonnage, dont le bruit assourdissant couvrait celui que faisait la musique de la Garde républicaine (elle interprétait pourtant, avec beaucoup de flamme, les plus beaux morceaux de son répertoire, qui est fort étendu). Chaque tank portait, en lettres blanches (l'armée semble beaucoup aimer le blanc), son nom de baptême. C'est, d'ailleurs, la plupart du temps, un nom de victoire, ce qui n'est pas obligatoirement agréable, sans doute, à certains spectateurs étrangers Bien fait pour eux : ça leur apprendra !...

Par habitude (et par conviction !), je criai : « Vive l'armée ! » au passage de divers mortiers de tout calibre ; mais mon enthousiasme se prit à éclater lorsque, soudain, je vis approcher l'automobile-à-fabriquer-le-pain-en-campagne. Tant



... à force de jouer au petit soldat, dit la sagesse des Nations, on finit par prendre le fusil. Mais quand on ne peut pas y ajouter une baionnette, on a, il faut l'avouer, l'air d'un béta...

de prévoyance ne manqua pas de me frapper. J'espérais voir passer quelque citerne spécialement destinée au transport du pinard, sans liquel, comme on sait, « il n'y a pas d'homme ». Mais la je fus déçu. M. Jules Moch est un mangeur de pain, mais un buveur d'eau...

Pourtant, et bien que je ne sois pas un blasé, je ne me sentais pas, en quittant les Champs - Elysées, absolument convaincu. Pour des raisons que je ne saurais expliquer, le matériel militaire me laisse assez sceptique. En allant au fond de la question, je pense que c'est parce que, le matériel militaire et les défilés du même nom, je les ai expérimentés personnellement.

Mon drame (qui remonte à l'époque où je n'étais pas encore gradé) tient en peu de mots. Et je me sens un peu inquiet en entamant cette confession, car je ne suis pas sûr de ne pas trahir des secrets de défense nationale... Enfin, tant pis ! On verra bien...

Mes premiers ennuis vinrent de la bande molletière. Ceux qui n'ont pas connu cet instrument de précision ne peuvent pas imaginer les complications qu'il comportait. Tous mes efforts, qui tendaient à enrouler ces bandes machiavéliques avec amour, se révélaient parfaitement vains. Trois pas m'ont toujours suffi pour traîner derrière moi d'innommables bouts de chiffons, qui se transformaient rapidement en charpie. C'est cette triste incompatibilité d'humeur qui avait permis à mes plaisants supérieurs de me surnommer « l'homme qui fait la guerre en dentelle », ce qui ne me flatta pas outre mesure...

Plus grave est, certes, l'histoire de mon fusil. C'était un classique lebel, modèle 1886, modifié 1916. Seulement, mon lebel à moi n'avait pas d'embouchoir à quillon. L'embouchoir à quillon est un petit machin indispensable à tout fantassin digne de la reine des batailles. Il permet, en effet, de fixer la baionnette au

... tout ceci ne m'empêchait pas, d'ailleurs, d'avoir l'allure martiale (on ne me demandait pas autre chose...)

bout du fusil. Essayez de songer, sans frémir, à la tragédie cornélienne que représente, pour un garçon consciencieux, une aussi dramatique lacune !

Je commençai par m'adresser, avec la plus grande politesse, à mon caporal :

— Je m'en f...! me répondit cet homme de bien.

— Faites une note ! dit un sergent à qui, plus tard, je présentai une timide requête.

D.s lors, d'échelon en échelon, de voie hiérarchique en voie hiérarchique, de démarche en supplique, je me mis à constituer un énorme dossier, qui doit être encore aux archives du ministère de la Guerre...

Et, un beau jour, le 14 juillet 1937, ce qui devait arriver arriva. Je fus mandé (avec, je dois dire, trois ou quatre mille de mes petits camarades) à une petite sauterie qui consistait, si mes souvenirs sont exacts, à défiler, au pas cadencé, devant un vieux monsieur. Ce vieux monsieur, entre autres titres, portait celui d'inspecteur général de l'infanterie. Il se nommait Dosse, et tout ceci se déroulait à Plonéour-Lanvern, gentil petit village du Finistère, où les sardinières sont à la fois bigoudènes et accortes.

La honte me monte au front quand me revient le souvenir de cette affreuse journée. Trois mille guerriers en bleu horizon défilent crânement, baïonnette au canon. Et un seul, le petit brimé, passe sans baïonnette devant le général, parce qu'on lui a donné un lebel sans embouchoir à quillon. Il y a là comme un dit, de quoi perdre un archange de réputation !...

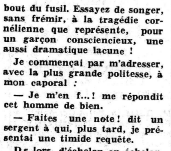
Quelques mois plus tard, tout à coup, je fus appelé dans un endroit spécialisé, où un monsieur me dit :

— C'est vous qui réclamez un embouchoir à quillon ? En voici un !...

Le lendemain, d'ailleurs, le même monsieur me convoqua à nouveau :

— Rendez-moi votre fusil, dit-il ; vous êtes versé dans les mortiers Brandt, comme pointeur !...

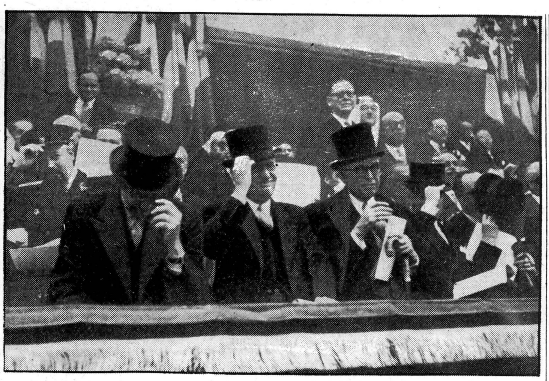
Comment, après ces expériences, dites-moi, pourrais-je avoir confiance en le nouveau matériel militaire de M. Jules Moch ?...



... bien entendu, et dans le cadre d'une spécialisation intensive, je me retrouvai devant un engin bizarre, dont le nom officiel était « mortier de 60 ». Allez savoir pourquoi...

(1) *Si Soro lit* France Dimanche, *il trouvera tous apaisements en page 5.*

A table les gens avisés boivent
MITEL
GAZEUSE
LA VITTELLOISE
en grande bouteille ÉCONOMIQUE
LaVITTELLOISE
L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE



Le Président Herriot a reçu une poussière d'hélicoptère dans l'œil

UN gag inattendu est venu mettre un peu de gaîté dans la grave revue du 14 Juillet, où l'on admirait par ailleurs le renouveau des armes françaises. Les deux photos ci-dessus en témoignent. La garde républicaine venait de défiler à cheval. Les fières montures, caracolantes, avaient, au passage, déposé un hommage involontaire sur l'avenue glorieuse. Dans l'ordre du défilé, à ces beaux cavaliers, témoins émouvants de l'ancienne armée, devait succéder un tout moderne hélicoptère, avançant lentement, à un mètre du sol. Les ordonnateurs de la parade avaient oublié une chose. Les pales du rotor de ce curieux engin soulevèrent une immense poussière, où l'on retrouvait les traces laissées par les chevaux. Les gibus s'envolèrent, les officiels grimacèrent et s'époussetèrent. On voit sur nos photos l'effet produit par le passage du cyclone, à gauche, sur M. Herriot, président de l'Assemblée nationale, à droite, sur le corps diplomatique. Le nuage malicieux eut le bon goût d'épargner M. Vincent Auriol, qui riait de bon cœur. Et l'on applaudit quand même l'hélicoptère, c'est-à-dire le progrès en marche.

(Photos Jean LATTES.)

Les lecteurs de F.D. ne sont pas toujours contents

Place aux sports

E. LONGANA,
rue du Général-Sarrail,
Pierrefeu-du-Var (Var).

Contrairement à mes précédentes lettres, j'ai le très grand plaisir, aujourd'hui, de vous féliciter pour la « place » que *France Dimanche* daigne, enfin, réserver à la noble chose qu'est le sport.

Audouard se trompe comme Briquet

Claude BOURILLON,
26, rue Vauquelin,
Paris-Ve.

Dans votre numéro 255, Yvan Audouard malmène quelque peu son confrère « parlant », Georges Briquet en lui reprochant son manque de précision lors de la description de certaines arrivées du Tour.

Pourtant, M. Audouard fait lui-même une erreur de date concernant Paris-Roubaix, quand il fait état d'une échappée de Bizzi (et non de *Bozzo*), l'an passé : cette phase s'est déroulée en réalité en 1947 et pourtant M. Audouard avait tout le temps de consulter les archives alors que Briquet dispose de quelques secondes pour identifier une arrivée groupée comprenant parfois jusqu'à cent unités roulant à 50 km. à l'heure.

Je suis d'ailleurs enchanté des comptes rendus de M. Audouard en matière de spectacles, mais ceux-ci durent plusieurs heures.

Non, « F. D. » ne sait pas faire le nougat

Mme M...
Flixécourt (Somme).

Non, *France Dimanche* ne sait pas faire le nougat. Votre premier correspondant vous avait demandé la recette du nougat dur de Montélimar qui, ainsi que son nom l'indique, est une spécialité nettement définie.

Mais votre deuxième correspondant, M. Daube, lui, sait le faire. Car le nougat de Montélimar se fait toujours avec du miel et des blancs d'œufs. Et, entre le caramel aux amandes (baptisé nougat dur tout simplement, mais pas de Montélimar) et le nougat de Montélimar il y à un long trajet...

D'un côté, sucre caramélisé, amandes, refroidir, découper.

De l'autre, tout un travail, miel fin et blanc, amandes de deux sortes, pistaches et blancs d'œufs.

Vous voyez. Il faut toujours s'adresser aux orfèvres pour avoir des bijoux et aux cuisiniers, pour avoir des recettes de cuisine qui ne soient pas des recettes genre Tante Marie.

Où vous avez encore tort : votre caramel dur ne peut pas remplacer la nougatine — qui sert dans la décoration des gâteaux — cette nougatine se fait à peu près (car votre recette genre Tante Marie est bien simplette) comme le caramel aux amandes à ceci près que les amandes sont pilées en plus des autres ingrédients qui entrent dans sa composition.

Fermez (définitivement) vos parenthèses

Louis TUFFERY,
Beaumont-de-Lomagne
(Tarn-et-Garonne)

Puisqu'il est permis aux lecteurs de *France Dimanche* de dire ce qu'ils pensent, je m'autorise à vous dire que vraiment vous abusez de la parenthèse. Il n'est pas un de vos titres qui n'en soit alourdi, obscurci.

Laissez aux lecteurs de *France Dimanche* le soin de donner à vos titres, le sens que vous entendez leur donner, ils en sont tout à fait capables.

Parodiant le vers du poète-chansonnier Roy, je me plais à vous redire : Usez mortels, n'abusez pas.

Etudiant = (pas forcément) existentialiste Existentialiste = (pas forcément) voyou

M. René DEBEAUX.
Marseille.

Puisque, d'après vous, huit cent cinquante-sept lettres anonymes ont été adressées à la municipalité de Marseille au sujet des caves existentialistes, je me permets d'en envoyer une seule (mais signée) à *France Dimanche* que j'aime beaucoup. Chaque ligne de votre article contient une ineptie qu'il convient de relever.

Voulez-vous insinuer que les caves sont fréquentées par des mauvais garçons, des trafiquants et des maquereaux ? Pourquoi pas aussi un gang des tractions avant ou une armée révolutionaire clandestine.

Les jeunes (et autres) gens qui peuplent ces lieux (exigus) ne sont d'abord pas tous des étudiants et de plus étudiant n'est pas à priori existentialiste, et puis un existentialiste dit encore moins débauché ou voyou.

D'ailleurs, il n'y a pas de caves existentialistes à Marseille ! Il n'y a que peu de caves, tout court, pleines à craquer de (trop) de jeunes gens aimant le jazz et croyant (peut-être) pour cela être existentialistes. Et comme il n'y a qu'un orchestre de jazz à Marseille, où prend-on ce chiffre de « six » caves, surtout « style Saint-Germain-des-Prés » ?

Non, Marseille ne compte que des clubs privés, heureusement ! Si l'on y acceptait tout le monde, qui rencontrerait-on là-dedans ?

Quant aux doléances de ce « père indigné », je les comprends et je compatis même à sa douleur. Mais je ne peux m'empêcher de sourire en songeant que s'il n'y avait pas de caves à Marseille, sa fille n'aurait à coup sûr jamais contracté ce « mal ». Chacun sait, n'est-ce pas, qu'il n'y a que là que ça s'attrape, et que tous les malheurs du monde moderne sont provoqués par ces « zazous »... Je vous dis qu'on devrait enfermer tous les jeunes et laisser un peu plus de place aux vieux qui eux, au moins, sont plus sages.

Impossible de limer un panier à salade

André RADOUBE,
113, rue Nationale.
Paris-XIIIe.

Lecteur quasi assidu de *France Dimanche*, il m'est pénible de constater avec quelle lourde insistance ce sympathique journal revient périodiquement sur l'« Evasion » de René Girier (dit la Cane). Le premier devoir d'un journaliste (digne de ce nom) n'est-il pas de vérifier les informations qu'il offre au public ? Or, je ne pense pas que l'un de vos (étrangement) crédules reporters ait eu l'idée d'essayer de scier un morceau de tôle (de l'épaisseur d'un plancher de fourgon cellulaire) à l'aide d'une (dite) lame de scie à métaux. En admettant (chose peu vraisemblable) qu'il fût parvenu à le faire, il eût pu se rendre compte du sport que cela représente et du temps qu'il faut pour entamer quelques malheureux centimètres. D'autre part, une lamentable expérience personnelle sur ce moyen de transport me permet de vous fournir quelques appréciations sur le transfert en voiture cellulaire. Les cellules sont très étroites et un individu moyen peut tout juste s'y asseoir. Deux personnes peuvent à peine s'y mouvoir. Entre les deux rangées de cabines se situe un couloir où un gardien (au moins) veille en permanence et à qui aucun bruit provenant des cellules ne peut échapper.

A propos de la lamentable histoire de « Mme Zaza » vous faites à nouveau allusion à cette histoire à dormir debout ; il est affligeant de voir le journal de Soro, Audouard, Kléber Haedens, France Roche et autres intelligents personnages, ressasser des inepties de ce genre.

Croyez-en l'expérience d'un métallo, client occasionnel et (involontaire) du panier à salade, pour que semblable évasion soit possible il faudrait :

1. Que le gardien soit stupide (ce qui est possible) et sourd (ce qui l'est déjà moins) ;

2. Que le « fuyard » possède un outil capable de pratiquer l'avant-trou, pour engager la lame ;

3. Que la dite lame soit aussi rigide qu'une lime et aussi efficace qu'un bon chalumeau oxy-acétylénique (ce qui ne se trouve guère sur le marché) ;

4. Que l'exécutant soit aussi souple qu'un singe à queue prenante (ce qui est rare).

Et pourtant, c'est ainsi que René la Cane a quitté son « panier à salade », « France Dimanche » n'a fait que rapporter les déclarations de Girier, acceptées par la police, et, tout récemment, par le tribunal. (N. D. L. R.)

Un saint pour dieu allemand

M. GRIMBERG,
76, rue Gambetta,
Chelles (S.-et-M.).

J'ai trouvé intéressant l'article paru dans votre journal du 8 au 14 juillet sous le titre « J'ai attendu six ans dans un grenier ». Mais je suis très étonné qu'un journaliste soit si discret pour ne pas nous dire pourquoi ce saint homme voulait échapper à la justice de son pays, puisque vous êtes payé pour nous renseigner (1)

Je conçois très bien que ce saint homme aspire seulement à aller au ciel et si Dieu est allemand (Got mit uns) il saura sûrement reconnaître les siens. Il aura sûrement sa place entre l'ange tout blanc à moustache et son lieutenant, le gros cochon de Goering ? Cela ressemble à une respectueuse qui, après fortune faite, deviendrait dame patronnesse.

Qu'en pensent mes camarades déportés et prisonniers ? ainsi que les victimes d'Oradour ?

(1) « France Dimanche » a renseigné ses lecteurs : « Chef du P. P. F. de l'Aveyron, il avait attendu l'amnistie et la suppression des cours de justice pour en sortir (de son grenier) ». Avons-nous écrit dans l'article qui motive la lettre de M. Grimberg. (N. D. L. R.)

S. N. E. P.
IMPRIMERIE RÉAUMUR-CLICHY
100, rue Réaumur
Paris-9e.
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Président du Conseil d'administration
directeur des publications :
Robert SALMON.
Directeur général : Pierre LAZAREFF.

L'article LINE (A DEAUV.LLE) DE LA

CINQUANTE personnes au moins ont amèrement regretté, le 14 juillet, de n'avoir jamais invité le dessinateur Don à dîner.

Don est un délicieux personnage qui a la tête d'un chat adulte, l'accent Popesco, le snobisme de donner soigneusement à penser qu'il ne travaille jamais et l'art d'entretenir d'excellentes relations avec les grands de ce monde.

Chargé par le maître de Deauville, François André, d'aménager la « Malibran », nouvelle boîte de nuit de l'endroit, il répondit :

— D'accord... Mais je vous demande, pour toute rémunération, le droit d'y recevoir le soir de l'ouverture quatre-vingts de mes amis à dîner. Le lendemain, la Malibran appartiendra au public.

Là commença le drame. Ne pas être un ami de Don, ne pas figurer sur sa liste entre lord Granard et Jacques de Lacretelle et à sa table entre Mme Petsche et la marquise de Brissac bref, ne pas « en être » devint en quelques heures à Deauville un signe infamant.

Pour faire croire qu'ils étaient invités

Les plus cruellement atteints par cet ostracisme s'enfermèrent dans leur chambre pour faire croire aux autres qu'ils étaient invités. Les autres se contentèrent de jouer le dédain, déclarèrent qu'ils ne connaissaient pas ce monsieur Don, ne voulaient pas le connaître, et ne mettraient d'ailleurs pas les pieds à la Malibran, don de don ! Et ils s'affichèrent ostensiblement, ce soir-là, dans l'autre boîte de nuit de Deauville : le Brummel.

Les énumérer serait trop cruel : ils ont souffert, qu'ils aillent en paix.

Au moment de baptiser la Malibran, on eut quelques hésitations.

Pour couronner ce cadre Second Empire, on proposa « La Paiva ». Mais cette dame a laissé décidément une trop mauvaise réputation. La Castiglione ? Personne, et surtout pas les Anglais, gros clients de Deauville, ne sait exactement comment ça se prononce. Lorsque quelqu'un jeta « La Malibran », l'accord fut unanime.

Il y eut bien un mauvais esprit pour remarquer que la fameuse chanteuse espagnole était morte et enterrée depuis longtemps lorsque, en vertu d'un mystérieux calcul, l'Empire devint second et Napoléon devint troisième, mais Don qui connaît son monde déclara :

— Souci de petites gens... Les personnes que je fréquente sont beaucoup trop bien élevées pour savoir ces choses-là...

Si l'une des plus jolies ro-

Telle assiette, Tel verre

Avec le poisson : vin blanc.
Avec la viande : vin rouge.
Avec la charcuterie : bière blonde...
Mais le breuvage doit ennoblir le mets.
Ne trichez ni sur le Pouilly, ni sur le Corton.
Quant à la bière, que ce soit de la Champigneulles !

SAVOUREUSE · RACÉE
CONSTANTE · SAINE
Champigneulles
(LORRAINE)
REINE DES BIÈRES
4 GRANDS CRUS
CINQUANTENAIRE BLONDE
CINQUANTENAIRE BRUNE
SILVA Extra blonde
NECTAR BLONDE
SODICO M 5 51

de Françoise Giroud :

RENAUD A FAIT UN SLOW-FOX MARSEILLAISE

bes de la soirée était portée par un sénateur, Mme Jacqueline Thomé-Patenôtre, le plus joli smoking de Deauville avait été endossé par une jeune femme connue sous le doux nom d'Annabelle, qui escortait la comédienne Lise Topart.

Deauville n'étant pas Saint-Tropez et encore moins Saint-Germain-des-Prés, on eut la cruauté de lui refuser l'entrée des lieux où l'on joue et où l'on danse.

M. Forgeot s'est rasé pendant la revue

André a donné sur ce point des ordres si sévères que, il y a trois ans, au moment où on lança les premières robes du soir courtes, un employé zélé interdit l'accès du baccara à une Américaine illustre, fraichement habillée par Dior et qui faillit étrangler d'indignation.

La chaleur communicative des banquets inclinant doucement aux confidences, M. Forgeot, secrétaire général de l'Elysée, avoua qu'il s'était rasé en regardant la revue du 14 juillet. Rasé au véritable sens du mot. C'est-à-dire qu'au lieu d'y assister parmi les officiels, il suivit la cérémonie à sa salle de bain, grâce à la télévision.

Pendant que M. Petsche essayait de donner un gouvernement à la France, Mme Petsche essayait de maitriser sa célèbre distraction et de ne pas féliciter Henri Bernstein pour la dernière pièce d'Armand Salacrou. C'est elle qui, assise à un déjeuner à côté de Maurice Druon, Prix Goncourt 1948, lui dit soudain

— Mais j'adore vos livres ! Vous avez écrit les Grandes Familles, n'est-ce pas ? C'est excellent !

Druon essayait, en vain, de prendre l'air modeste pour la remercier lorsqu'elle ajouta :

— Eh bien, je suis ravie de vous connaitre, cher Philippe Hériat !

Mais rien de semblable ne se produisit à Deauville où les anges veillerent en ce week-end jusque sur le baromètre.

C'est sous le soleil que l'on ingura la rue Sem, hommage au fameux caricaturiste dont Henri Bernstein et Albert Villemetz honorèrent la mémoire en éblouissants discours. C'était encore une idée de Don.

— Vous, lui dit André, vous pensez à vous... Vous voulez avoir un jour votre rue à Deauville...

De Rouget de l'Isle à Line Renaud

Mais Don n'a aucune envie de devenir une rue, c'est-à-dire un souvenir.

Avant d'accepter son invitation, Bernstein avait procédé à une véritable enquête. Les chambres étaient-elles vraiment confortables ? Les portes étaient-elles vraiment doubles ? Le sommeil était-il vraiment assuré ?

Comme tous les endroits où l'on s'amuse, Deauville vit la nuit. Le 14 juillet, il est de tradition qu'une grande vedette de la chanson vienne y chanter « La Marseillaise ». Alors, dans la grande salle des Ambassadeurs, une houle soulève smokings blancs et épaules noires, tous les dineurs suspendent la délicate dégustation du homard à l'américaine pour écouter, debout, l'hymne national dont Line Renaud, cette année, une tendre mélodie.

La Marseillaise d'Edith Piaf avait été déchirante ; quant à celle que chanta il y a deux ans Charles Trenet, elle faillit être comique parce qu'il ne savait pas les paroles. Alors il les avait écrites dans le fond de son chapeau qu'il agitait devant ses yeux en proclamant l'« Amour sacré de la Patrie ».

Mais ceci n'est rien.

De toutes les boites de nuit où la conscience professionnelle m'a fait pénétrer et où le plaisir m'a fait rester., le Brummej est la plus étonnante. Quand on y entre, on se dit, déçu :

— Ce n'est que ça ?

On s'assied en pensant qu'on y restera dix minutes, on baille un peu, on constate que Martine Carol a un peu maigri et que ça lui va fort bien et puis, tout de même, on va danser. Est-ce l'éclairage ? Est-ce l'orchestre ? A 6 heures du matin on est encore là, avec deux cents personnes parmi les plus civilisées du monde qui se conduisent à peu près comme les sorciers des documentaires sur l'Afrique noire. (Ceux pendant lesquels on s'endort au cinéma, vous voyez ce que je veux dire ?)

Quand l'orchestre prétend s'arrêter, on hurle pour qu'il continue. Les non danseurs eux-mêmes sont plongés dans une sorte de béatitude.

La soirée m'a coûté mille francs

Mais ceci n'est rien. Toute la subtile organisation de Deauville est destinée à vous pousser insidieusement vers les tables de jeu. Et, qu'on le veuille ou non, avant ou après le dîner, avant ou après le Brummel on joue. Je tiens à préciser qu'en cette circonstance, j'ai brillamment défendu l'honneur de « France Dimanche ».

Un de mes amis manipulait nerveusement quelques paquets d'un million. Je lui en ai empruntée une et me suis promenée à travers les tables, avec l'air négligent d'une dame qui ne sait même pas qu'après le 14 juillet il y a le 15, et que le 15 une fâcheuse coutume exige que l'on paye son loyer.

Munie donc de ce million en plaque, je me suis arrêtée devant deux ou trois tables de roulette. J'ai posé ma plaque sur la table de façon que tout le monde ait l'opportunité de s'en repaître les yeux, et puis j'ai crié :

— Cent francs sur le dix-sept...

De table en table, la soirée m'a ainsi coûté mille francs, mais je ne les regrette pas. Il y a des occasions où il faut savoir faire quelques sacrifices pour assurer sa situation sociale.

LIRE ICI LA SUITE DE... LIRE ICI LA SUITE DE...

Vacances

(Suite de la première page)

ces, dans lesquelles vous avez l'impression d'être entièrement libres, sont un « phénomène » qui obéit à des règles qui ne dépendent absolument pas de vous.

Tout d'abord, à part les cas d'impécuniosité irrémédiable (assez fréquents, d'ailleurs) ce n'est pas vous qui décidez si vous partirez en vacances ou non. Il y a des années où l'on part, et des années où l'on ne part pas.

Le printemps dernier, les vacances s'annonçaient mal. Un ensemble de circonstances politiques, économiques et météorologiques laissait prévoir que cet été-là vous resteriez chez vous. Danger de guerre, fins de mois difficiles, pluies persistantes : cela constituait les termes d'un raisonnement simple, et logique en apparence, dont la conclusion était :

— Chérie, nous resterons chez nous.

Ou bien :

— Chéri, nous irons chez maman.

Or ce raisonnement n'a pas résisté à l'expérience. Vous n'aurez pas d'ennuis pendant l'été 1951. Les statistiques officielles établissent de façon péremptoire que depuis 1946, le nombre des citoyens qui « prennent » des vacances n'a cessé de croitre.

Ruée vers le Nord et l'Est

En 1949, il y a eu de Paris, entre le 11 et le 14 juillet, 517.507 départs par fer ; en 1950, 526.168. En 1951, 538.009. Et il fallu, cette année, 200 trains supplémentaires, au lieu de 193 l'an passé.

Vous pensez que, du moins, vous avez le choix de votre lieu de villégiature. En réalité votre liberté n'est qu'apparente. Cela peut vous paraitre paradoxal, mais est rigoureusement établi.

Examinons, si vous le voulez bien, le pourcentage de voyageurs pour la même période, d'après les gares de départ.

GARES	1950	1951
Saint-Lazare	63.140	64.342
Montparnasse	109.007	109.395
Nord	85.508	95.352
Lyon	114.625	117.682
Est	54.424	66.623
Austerlitz	99.471	103.615

En dehors de l'augmentation générale du chiffre des départs, on sera frappé de la stabilité relative de sa répartition.

Il semble que les perspectives de mauvais temps n'aient pas influé sur la décision des estivants. On s'attendait à une « ruée vers le Sud », or l'augmentation de 3.000 voyageurs au départ de la gare de Lyon est absolument normal dans le cadre de la politique générale des départs.

Un facteur, par contre, a joué à plein : c'est la question du prix de la pension. Le snobisme qui veut que l'on se rende obligatoirement à Deauville ou à Cannes a cessé de jouer à plein. C'est ce qui explique cette « pointe » en direction du Nord (+ 10.000), et de l'Est (+ 12.000), réglons riches en coins charmants, mais d'un standing touristique moins éclatant.

De toutes façon, les déplacements des vacances sont soumis aux règles de l'arithmétique, il est établi que, pour les habitants des villes, une personne sur deux prend des vacances et que la ville de France où l'on prend le plus de vacances est Angers (62 %). A Strasbourg, par contre, une personne sur quatre seulement se déplace pour son congé.

La Belgique moins chère

Sur 100 départs de citadins, il est prouvé que 46 d'entre eux vont à la campagne, 28 à la mer, 15 à la montagne, 10 dans une autre ville, 2 dans une station thermale, et 2 font un circuit touristique.

Un aspect des vacances est également intéressant à étudier : 54 % des Français vont chez des parents ou des amis, par économie et « pour changer d'air », 15 % à l'hôtel, 10 % dans une villa louée (ce qui oblige l'épouse à continuer à faire la cuisine), 9 % vont dans une propriété personnelle, et 12 % couchent sous la tente ou dans une roulotte de camping.

En période de vacances, il y a suivant les années des « régions aimantes ». Cette année, la Corse bat tous les records : le président du Syndicat d'initiative de Calvi, le comte Peraldi, a demandé à son homonyme M. Peraldi, secretaire de l'Union des syndicats d'initiative. à Paris, de ne plus faire de propagande pour l'Ile de Beauté. C'est complet partout jusqu'au 15 septembre.

A l'étranger, les Baléares exercent un attrait égal à celui de la Corse : il y aura bientôt plus de villages de toiles que de villages de pierres, et il sera considéré comme une faute de goût de ne pas avoir vu le soleil se coucher sur la baie de Palma de Majorque.

L'Espagne, qui avait subi l'an dernier une véritable invasion, connait, cette année, une clientèle nouvelle, celle des Français au budget moyen.

Mais la Belgique, pour la première fois, devient intéressante, par ses prix de change. De nombreux Français s'en sont déjà aperçus et ont mis le cap au Nord.

Les estivants qui renoncent à l'Espagne vont en Italie. Et les partisans de devises fortes, de préférence à Capri.

Il existe par contre des lieux charmants qui n'ont aucune force d'attraction : le centre de la France, par exemple (Auvergne et Limousin). Ce sont des seuls lieux du monde où l'offre l'emporte sur la demande, et où l'on trouve encore des « petits trous pas chers ».

Les prix des repas et des pensions ne sont pas encore alignés sur ceux du reste du pays.

Un fait nouveau et particulièrement important est à signaler. En 1936, la loi sur les « congés payés » avait fait la fortune des stations balnéaires. En 1951, la Sécurité sociale fait la fortune des stations thermales. Tous ceux qui ont quelques ennuis avec leur foie, leur rein ou leur cœur, viennent se faire soigner tout en prenant (à frais réduits) leur repos légal.

Le temps sera ...variable

Il reste à examiner un autre aspect de la question qui vous intéresse moins directement mais qui a une énorme importance économique. Les étrangers qui viennent passer leurs vacances chez nous.

Vingt-six agents et correspondants du Commissariat général au Tourisme font assaut d'imagination dans la propagande pour amener le plus d'étrangers possible dans la « Douce France ». Ils sont amenés à répondre le plus courtoisement du monde aux questions les plus saugrenues.

— Peut-on chasser le perdreau dans le Bordelais ? (Londres).

— Recette des croissants (New-York).

— Quelles sont les conditions d'entrée en France des perroquets (Stockholm) ?

— Adresses des clubs naturistes et végétariens (Londres).

— Marchés aux oiseaux et élevage de canaris en France (Londres).

— Couvents pouvant recevoir des hôtes de passage (New-York).

Paris a reçu 273.017 visiteurs étrangers dans les quatre derniers mois de l'année (11.356 de plus que l'an dernier).

Les Britanniques, pour qui le « Contrôle des changes » est moins strict que précédemment (100 livres contre 80 l'an dernier) sont plus nombreux que jamais.

35 % de plus sur la Côte d'Azur, 13 % à Lyon, 3 % à Paris. Par contre, les Américains commencent à bouder la Riviera.

Mais le fait nouveau c'est l'afflux des touristes allemands : 102 % de plus à Lyon, 152 % à Paris, 80 % sur la Riviera.

Ce qui est un élément rassurant de plus. Quand à l'O.N.M., il prédit un temps variable. Et dans variable, il y a du mauvais, bien sûr, mais aussi du bon. Vous rêvez de passer des vacances sans soucis, sans risque d'être rappelé chez vous à mi-parcours, pour des raisons indépendantes de votre volonté.

La colère donne la colite

MAUVAISE conseillère, la colère donne aussi la colite. C'est en s'attachant à l'étude de la colite ulcéreuse, maladie grave du gros intestin, que les médecins ont fait cette découverte inattendue.

Un rapport direct existe entre les ulcères et hémorragies provoquées par cette maladie et l'état émotionnel du patient.

Les colères violentes et le ressentiment provoquent un hyperfonctionnement de l'intestin qui amène à son tour des modifications chimiques et biologiques particulièrement néfastes.

Chronométreur

(Suite de la première page)

« Et je ne donnais jamais de moyennes pour une autre bonne raison : c'est que, dans le Tour, on ne s'est jamais soucié de prendre l'heure du départ des coureurs. Je n'avais pas de voiture, et comme je ne pouvais être à la fois au départ et à l'arrivée, je devais me contenter de l'arrivée. On prenait, comme heure de départ, celle prévue dans l'horaire officiel. Tant pis si les coureurs partaient plus tard.

« Cette année, mon successeur, M. Adam, a une voiture. Il peut donc chronométrer le départ et l'arrivée.

« Il faut dire que, dans la pensée des organisateurs, les chronomètreurs, ce sont des gens qui coûtent cher et qui ne servent pas à grand-chose. Les temps importent moins que l'ordre d'arrivée, le classement.

« Je n'ai donc pas été limogé pour avoir donné de fausses moyennes. La vraie raison, je la devinai après le Tour. Peut-être était-on mécontent que j'aie accepté de chronométrer, l'an dernier, le Tour de France Cyclo-Touriste, organisé par un concurrent de l'*Equipe*. »

Nous avons demandé à M. Ouzelet ce qu'il pensait de son remplaçant, M. Adam, et comment il expliquait les incidents survenus au cours de l'étape contre la montre, et de l'étape Clermont-Ferrand-Brive.

« M. Adam, qui a passé l'examen de chronométreur officiel,

M. Ouzelet

nous a répondu M. Ouzelet, n'a pas encore une grande habitude des arrivées d'étape. Dans les deux cas, il fait attribuer les contestations à une erreur de lecture. C'est ainsi que Bobet, dans l'étape contre la montre, a été classé à tort avant Koblet. C'est ainsi qu'à Brive, alors que tout le monde croyait Bobet maillot jaune, le chronométreur officiel lui accorda une minute de moins, et lui fit retirer son maillot. Les chronomètreurs adjoints donnèrent raison à M. Adam. Il leur est bien difficile de désavouer leur chef. Je le répète, dans les deux cas, il s'agit d'une erreur de lecture. »

Il faut ajouter aux déclarations de M. Ouzelet un détail cocasse. M. Adam a pour chronomètreur adjoint M. Lazzeri. C'est ce M. Lazzeri qui a fait passer, il y a trois ans, son examen de chronomètreur à M. Adam.

L'examen pour l'obtention du titre de chronométreur a lieu, une fois l'an, au Vélodrome d'Hiver. Il consiste en chronométrage de dix épreuves de vitesse, sur une piste de 250 mètres, et d'une épreuve de 100 kilomètres derrière moto, avec un chronomètreur par tour. Des chronomètreurs déjà patentés vérifient les résultats.

Les candidats doivent arriver à une exactitude d'au moins un cinquième. Ils ont ensuite un « oral » comprenant le calcul rapide des moyennes.

Pour en revenir à l'incident de Brive, on doit dire encore que, parmi les « amateurs » qui chronométrèrent l'arrivée de Brive, il y avait Marcel Hansenne, de l'*Equipe*, et l'ancien champion André Leducq, du *Parisien Libéré*, soit des membres des deux journaux organisateurs du Tour. Le rédacteur en chef adjoint de l'*Equipe*, Pierre About, passa lui-même le maillot jaune à Bauvin.

La vérité a été définitivement établie lundi dernier, grâce à un enregistrement de l'arrivée qu'avait pris la radio belge. La preuve était là. M. Adam s'était trompé d'une minute.

Cette minute. M. Goddet ne l'a pas rendu à Bauvin. En compensation, la maison de laines qui offre la rente au maillot jaune payera Bauvin pour la journée dont il a été frustré. Ce sont 80 mille francs qui tomberont dans la caisse de l'équipe du Sud-Est.

Commentant ses expériences passées, M. Ouzelet nous a encore déclaré :

Un (bon) chrono vaut 140.000 francs

« Contrairement à ce qu'on pourrait croire, si l'on ne réfléchit pas, il est plus difficile de chronométrer une arrivée en peloton qu'une course contre la montre. Les jours de course contre la montre sont de vrais jours de repos pour nous. »

M. Ouzelet, chronomètreur de la Fédération française de Cyclisme depuis vingt-cinq ans, a suivi huit Tours de France. Dans le « civil », il est parfumeur, rue des Batignolles. Il est très ému des témoignages d'affection *post-humes* que lui prodiguent le public et les journalistes.

Revenant sur les déboires de son remplaçant, il s'exclame :

« C'est tout de même inouï de voir maintenant tous les suiveurs et les journalistes prendre les temps eux-mêmes. Encore mieux, une chose unique : Koblet, gagnant d'une étape, déclencher lui aussi son chrono pour mesurer son avance sur les autres coureurs !

L'infortuné successeur de M. Ouzelet. M. Adam, est un dineur de sang professionnel. Avant de s'embarquer pour le Tour de France, il s'est acheté un chronomètre ultra-perfectionné, coûtant 140.000 francs.

Mme Demon

(Suite de la première page)

l'escalier et crié : « Alice, on te demande ». Puis il s'était caché dans la cour derrière une fenêtre d'où il avait tiré agemouillé, tandis que sa femme le cherchait dans la cuisine. Ensuite il avait organisé une mise en scène en tirant plusieurs coups de feu. Il avait déclenché notamment le tir d'une « machine infernale » bravée sur la porte d'entrée et qui avait été montée soi-disant pour mettre hors de combat d'éventuels cambrioleurs. C'est ainsi qu'il avait été blessé au bras.

Mais Henri Demon allait revenir rapidement sur ses aveux, et s'en tenir à la première version du crime qu'il avait donnée. Il lisait *Les Hauts de Hurlevent*

Le mariage des Demon

dans la cuisine. Il avait entendu du bruit dans son bureau. Il était sorti dans la cour en appelant sa femme. Les agresseurs avaient alors tiré sur lui et l'avaient blessé. Il avait riposté, puis avait découvert sa femme gisant dans la cuisine, une balle dans le dos. Il aurait, il est vrai, retiré le revolver de la machine infernale, songeant soudain qu'il pouvait le compromettre, et l'avait caché dans un fossé où on le retrouva. Mais, selon lui, ce revolver n'avait pas servi depuis longtemps, ce que les experts devront prouver.

La lumière n'est pas encore faite sur ces différents points, selon les défenseurs. Mais lorsque la pauvre épouse en eut versé, bribes par bribes, à retracer certains aspects douloureux de sa vie conjugale, le drame de Phalempin s'éclaire d'une lumière plus inquiétante encore.

La pure et très pieuse Alice avait perdu son père et sa mère qu'elle aimait tendrement. Sans doute crut-elle trouver le bonheur en épousant, en octobre 1945, Henri Demon. Elle le connaissait depuis longtemps et ils étaient amoureux. Mais les jours lumineux après son mariage ne furent pas nombreux. Son mari s'était bientôt mis à la mépriser. Ses affaires prospéraient. Il était dur, sévère et fruste. Il se prenait de plus en plus pour le « Mac Cormick » français et semblait choqué par l'allure un peu paysanne de sa femme. C'est pour ne plus la voir, pour l'oublier, qu'il dévorait des romans. Il s'identifiait aux personnages et notamment à

Henri Demon

Heathcliff, le sombre et amoureux héros des *Hauts de Hurlevent*.

Bientôt Demon ne se contenta plus de montrer à sa femme un visage fermé, que n'éclairait jamais un sourire. Il porta son dur regard sur une autre femme. Quelques jours avant le drame, Mme Demon avait découvert une lettre de son mari, adressée à une jeune fille de 18 ans. « Ma petite F... chérie, écrivait-il, je souhaite te voir participer plus profondément à ma vie. » Parfois la jeune fille acceptait de sortir avec lui, par crainte, sans doute, plus que pour une autre raison. Mais elle se refusait à lui, invoquant les commandements de la religion. Elle ne se donnerait, disait-elle, qu'à l'homme qu'elle pourrait épouser.

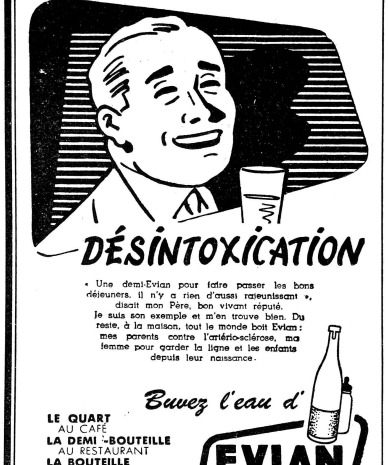
La résistance de la jeune fille rendait plus sombre encore l'industriel. Aussi les partisans de la culpabilité de Demon pensent-ils que, pour pouvoir épouser cette jeune fille qu'il avait décidé de tuer sa femme. C'est d'ailleurs un peu plus d'un mois après l'avoir connue que Demon commença à construire sa machine infernale.

L'industriel pouvait, en effet, penser que la femme qu'il aimait se refuserait à l'épouser pour des raisons religieuses, s'il venait à divorcer. En outre, il aimait ses enfants qui lui auraient été retirés en cas de divorce. Enfin, la police croit que l'avarice de Demon aurait suffi à le détourner du divorce.

La malheureuse victime, dont l'état reste grave, la balle qui l'a blessée n'ayant pu être extraite, pleure aujourd'hui sur sa vie brisée, sur l'avenir de ses enfants compromis. Elle n'a pu retenir ses larmes lorsque son petit Bernard s'est jeté sur son lit en hurlant : « Maman, tu ne vas pas mourir, ma petite maman ». Sa résolution, dès lors, se trouvait renforcée. Elle ne pouvait pas courir plus longtemps celui qu'elle croyait coupable.

Adieu à J.-H. Morin

NOTRE collaborateur, notre ami, Jean-Henry Morin, n'est plus. A l'âge de 53 ans, après une longue et douloureuse maladie, il s'est éteint lundi matin à l'hôpital de la Salpêtrière.

Il avait été à « Paris-Midi » et au « Matin » un des plus brillants reporters de l'avant-guerre. Ancien combattant de la guerre 14-18, où il avait obtenu la Médaille militaire, il se conduisit héroïquement pendant l'occupation dans les réseaux de la France combattante.

Après la victoire, il entra à « Libération », puis notre journal l'accueillit. Il nous laisse le souvenir d'un être exquis, fin, courtois, cultivé, cachant sous sa pudeur et sa timidité d'immenses qualités de cœur. Il fut un journaliste généreux. A sa veuve, à ses cinq enfants, à son fils Pierre Passeur, nous présentons nos condoléances les plus douloureuses. Il était plus qu'un confrère, c'était un être que nous aimions.